

Puissance de l'abandon.

Quelques mots sur les dessins de Françoise Pérovitch et Alain Huck

Par Julie Enckell Julliard

On pourrait penser que tout les sépare ou presque. Ici la couleur éclatante, répandue d'un geste décidé avec un pinceau gorgé d'encre, qui laissera librement sur la feuille – le moment de la décantation arrivé – la marque de son passage. Là, une gamme de gris ou de noirs profonds, tantôt jaillie du fusain pulvérisé au contact du papier, tantôt de la mine de plomb, saisie par une écriture patiente et méditative, presque contrainte. Sans doute faudrait-il aussi relever cette différence fondamentale de points de vue, qui distingue le travail de Françoise Pérovitch de celui d'Alain Huck : quand la première s'approche au plus près de ses personnages, qu'elle en propose un cadrage si resserré qu'il ne dit pas autre chose que l'intimité de l'être, la densité muette du regard ou encore le velouté de la peau, le second se place en retrait de son sujet, opte pour un point de vue zénithal ou panoramique, propose une vision distanciée et critique de la société contemporaine, en revisitant son histoire. Mais les pratiques respectives des deux artistes n'en demeurent pas moins proches par cette intense intériorité qui imprègne l'ensemble de l'œuvre, allant jusqu'à effrayer parfois. Point besoin de mise en scène ni d'un trop-plein de mots pour exprimer la densité de chaque être représenté, les émotions venues le hanter ou la force de sa révolte : l'ellipse, le hors champ et l'épargne suffisent aux deux artistes à tisser ce monde habité.

La dizaine de paysages dessinés au crayon par l'artiste suisse résulte de la réécriture d'*Au cœur des ténèbres*, récit de Josef Conrad paru en 1899. À partir de prises de vue trouvées sur Google Earth, Alain Huck a retracé les méandres et les embrasures du fleuve Congo, qui figure au cœur du roman. Sur ce qui constitue les berges, il y a ensuite écrit le texte, en partant de la fin. À l'image de son héros, lucide et peu amène envers les colons de l'équipée qui remonte alors le delta, Alain Huck prend ainsi le récit à rebours, allant du dernier mot au premier, du terme de l'aventure à son commencement. Sur la page, les mots se répandent là où l'eau ne coule pas et dessinent ainsi la partie émergée du paysage, tout en laissant apparaître les deltas du fleuve dans le blanc du papier. L'inscription du texte trace en creux des rhizomes, des lianes d'eau, un ruissellement sauvage. Ces rinceaux désordonnés laissent transparaître le profond désir de liberté de son auteur, rendent palpables son refus de se soumettre au pouvoir en place. On ne peut s'empêcher de penser aux frontières exagérément rectilignes des colonies africaines, auxquelles Alain Huck oppose ici la force d'une nature indomptable.

Dans une autre série de dessins intitulée *Hommage À...*, Alain Huck dessine le contour de livres qui, chacun à leur manière, abordent la démesure du pouvoir et ses dégâts. De chaque auteur (António Lobo Antunes, Thomas Bernhard, Kenzaburô Ôé, Yûko Tsushima, Josef Conrad et Marina Tsvetaeva), l'artiste a choisi une phrase qu'il a réécrite au crayon bleu de façon chahutée – les mots sont parfois collés les uns aux autres, intervertis, donnés

en langue originale –, comme pour en exhaler la puissance et la musicalité. Traversées par ces textes courts, les silhouettes blanches des livres apparaissent ainsi comme autant de fenêtres béantes, s'ouvrant sur nos propres tourments.

L'épargne, l'ellipse, le hors champ. Les dessins de Françoise Pétrovitch se construisent eux aussi par le vide qu'ils laissent apparaître ou supposer. Les gouttes d'encre imbibent généreusement le papier comme des fleurs vénéneuses. Elles plongent ses personnages dans un environnement délibérément embué, à mi-chemin du songe et du souvenir. Mais tandis que le sujet baigne dans cette atmosphère exagérément feutrée, certains détails de la représentation laissent apparaître la page blanche. Un visage, la crinière d'un cheval, les épaules ou les cheveux de jeunes femmes, tout cela ressort presque anormalement des contours nets qui les cernent. De cette association rugueuse entre la dilution organique des pigments et la précision des formes épargnées, naît un univers à la fois dangereux et tendre, strident et grave, rassurant et inquiétant. L'artiste plonge ses sujets dans une indétermination existentielle, dans un temps suspendu entre deux moments de vie – on y croise beaucoup d'adolescents. Elle ne dit rien et pourtant le vécu des êtres représentés est assourdissant. Françoise Pétrovitch crée ainsi un hors champ que chaque spectateur a dès lors le choix d'envisager librement. Quel que soit le scénario choisi, les protagonistes manifestent tous une forme d'abandon et de vulnérabilité. Ainsi le cheval échoué sur l'herbe en position presque fœtale, dont on nous donne à voir le ventre rebondi et les pattes repliées, mais aussi cette jeune fille en bustier un peu trop maquillée, que le regard plonge dans une profonde solitude en même temps qu'il exprime un appel à l'aide ou, enfin, cet autre jeune adulte couché comme un gisant sans vie.

Abandon à soi, au rêve ou au regard de l'autre : en dépit de la violence contenue qui les traverse, les protagonistes apparaissent désarmés et mis à nu. Des dessins de Françoise Pétrovitch se dégagent alors une forme d'acceptation, comme si les êtres avaient ici fait le choix de ne plus lutter, comme s'ils avaient choisi de s'en remettre au monde. Par effet de miroir, le spectateur se surprend à s'inquiéter pour ces êtres représentés sans protection, aurait envie de les protéger. La nature morte peinte de l'artiste n'est pas par hasard associée à la série de dessins. Ici les fleurs jaunes se fanent et créent en tombant toujours plus de points de lumière sur le sol. Avec cette *vanitas* qui met en scène la lente désagrégation des fleurs coupées, l'artiste rappelle l'inexorable finitude de notre existence.

Avec une grande économie de moyens, mais aussi à l'appui d'une histoire des arts déjà écrite et sans cesse revisitée, Françoise Pétrovitch et Alain Huck expriment ainsi l'intensité des questionnements intérieurs qui nous habitent. Comme si chaque dessin s'ouvrait sur une certaine profondeur de l'âme. Comme si chacun d'entre eux parvenait à nous rendre plus vivant encore.